

DEVOIR TYPE BAC
1ère ES2

A rendre le :

CORPUS :

- A. Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*, 1600.
- B. Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard*, 1730.
- C. Marivaux, *Les Acteurs de bonne foi*, 1757.
- D. Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, 1784.
- E. Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, 1834.

QUESTION (4 points) :

Comment se traduit théâtralement le motif de l'inconstance dans chacune de ces scènes ?

(Réponse en une page, une page et demie environ)

TRAVAIL D'ECRITURE (16 points) :

1. Commentaire : *Le Jeu de l'amour et du hasard*

2. Dissertation :

Un texte théâtre contient-il, en lui-même, tout ce qui permet de le représenter ?

Vous répondrez à cette question en prenant appui sur les textes du corpus et sur votre connaissance personnelle du théâtre en général.

3. Invention :

Vous assistez à une répétition des *Acteurs de bonne foi*. Le metteur en scène dialogue avec les acteurs pour mettre au point leur jeu. Rapportez ce dialogue en faisant clairement apparaître les décisions de mises en scène et leurs justifications.

Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été*

Le Songe d'une nuit d'été associe la cout d'une Grèce de fiction et l'univers magique des dieux (Obéron et Titania), qui interfère dans le monde des humains. L'inconstance amoureuse, la jalousie et la fidélité sont les thèmes majeurs de cette pièce. Plusieurs intrigues s'entrelacent. L'une d'elles concerne quatre jeune Athéniens : Lysandre aime Hermia mais son père l'a promise à Démétrius, qui l'aime, et est aimé d'Hélène. La situation est donc déséquilibrée. Pour échapper à la volonté paternelle, le couple s'enfuit dans les bois, mais il est rejoint par Démétrius et Hélène qui a trahi ses amis pour essayer d'obtenir l'amour de ce dernier. Le roi Obéron, scandalisé par le comportement grossier de Démétrius envers la jeune femme, demande à Puck de répandre sur ses yeux une décoction magique qui le rendra éperdument amoureux ; mais Puck se trompe en répandant le charme sur Lysandre. La situation des relations amoureuses se trouve ainsi profondément modifiée. Obéron corrigera ensuite l'erreur et parviendra à mener à terme son projet : grâce à la magie, Démétrius s'éprend d'Hélène. L'équilibre amoureux est instauré au dénouement.

HÉLÈNE - Oh ! cette chasse éperdue m'a mise hors d'haleine ! Plus je prie, moins j'obtiens grâce. Hermia est heureuse, partout où elle respire ; car elle a des yeux attrayants et célestes. Qui a rendu ses yeux si brillants ? ce ne sont pas les larmes amères. Si c'étaient les larmes, mes yeux en ont été plus souvent baignés que les siens. Non, non, je suis laide comme une ourse, car les bêtes qui me rencontrent se sauvent de frayeur. Il n'est donc pas étonnant que Démétrius me fuie comme un monstre. Quel miroir perfide et menteur m'a fait comparer mes yeux aux yeux étoiles d'Hermia ? Mais qui est ici ?... Lysandre ! à terre ! mort ou endormi ? Je ne vois pas de sang, pas de blessure. Lysandre, si vous êtes vivant, cher seigneur, éveillez-vous.

LYSANDRE, *s'éveillant* - Et je courrai à travers les flammes, pour l'amour de toi, transparente Hélène ! La nature a ici l'art de me faire voir ton cœur à travers ta poitrine. Où est Démétrius ? Oh ! que ce vil nom est bien un mot fait pour périr à la pointe de mon épée !

HÉLÈNE - Ne dites pas cela, Lysandre ; ne dites pas cela. Qu'importe qu'il aime votre Hermia ? Seigneur, qu'importe ? Hermia n'aime toujours que vous : soyez donc heureux.

LYSANDRE - Heureux avec Hermia ? non, je regrette les fastidieuses minutes que j'ai passées avec elle. Ce n'est pas Hermia, mais Hélène que j'aime à présent. Qui n'échangerait une corneille pour une colombe ? La volonté de l'homme est

gouvernée par la raison ; et la raison dit que vous êtes la plus digne fille. Ce qui croît n'est mûr qu'à sa saison. Trop jeune encore, je n'étais pas mûr pour la raison ; mais, arrivé maintenant au faite de l'expérience humaine, ma raison met ma volonté au pas et me conduit à vos yeux, où je lis une histoire d'amour, écrite dans le plus riche livre d'amour.

HÉLÈNE - Suis-je donc née pour être si amèrement narguée ? Quand ai-je mérité de vous cette moquerie ? N'est-ce pas assez, n'est-ce pas assez, jeune homme que je n'aie jamais pu, non, que je ne puisse jamais mériter un doux regard de Démétrius, sans que vous deviez encore railler mon insuffisance ? Vous m'outragez, ma foi ; sur ma parole, vous m'outragez en me courtisant d'une manière si dérisoire. Mais adieu ! je suis forcée d'avouer que je vous croyais un seigneur de plus réelle courtoisie. Oh ! qu'une femme, repoussée par un homme, soit encore insultée par un autre ! (*Elle sort.*)

LYSANDRE - Elle ne voit pas Hermia... Hermia, dors là, toi, et puisses-tu ne jamais approcher de Lysandre ! Car, de même que l'indigestion des choses les plus douces porte à l'estomac le plus profond dégoût, ou de même que les hérésies, que les hommes abjurent, sont le plus haïes de ceux qu'elles ont trompés, de même, toi, mon indigestion, toi, mon hérésie, sois haïe de tous, et surtout de moi. Et toi, mon être tout entier, consacre ton amour et ta puissance à honorer Hélène et à être son chevalier. (*Il sort.*)

HERMIA, *se dressant* - À mon secours, Lysandre, à mon secours ! Tâche d'arracher ce serpent qui rampe sur mon sein ! Ah ! par pitié !... Quel était ce rêve ? Voyez, Lysandre, comme je tremble de frayeur. Il me semblait qu'un serpent me dévorait le cœur et que vous étiez assis, souriant à mon cruel supplice. Lysandre ! quoi ! éloigné de moi ! Lysandre ! seigneur ! Quoi ! hors de la portée de ma voix ! parti ! pas un son, pas un mot ! Hélas ! où êtes-vous ? parlez, si vous m'entendez ; parlez, au nom de tous les amours ; je suis presque évanouie de

frayeur. Non ? Alors je vois bien que vous n'êtes pas près de moi : il faut que je trouve sur-le-champ ou la mort ou vous. (*Elle sort.*)

Shakespeare, *Le Songe d'une nuit d'été* (1600), Acte II, scène 2, trad. V. Hugo (1895).

Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*

Sept ans après *La Double Inconstance*, Marivaux obtient un grand succès avec *Le Jeu de l'amour et du hasard* (1730), pièce dans laquelle on retrouve le réseau complexe des symétries et de l'analyse fine du sentiment amoureux. Pour faire connaissance avec Dorante, jeune homme que son père lui destine, Silvia, a échangé son rôle de maîtresse avec celui de sa servante Lisette. Orgon, le père, accepte le stratagème et ne dévoile pas à sa fille que, de son côté, Dorante a choisi lui aussi de se faire passer pour un valet et de confier son rôle de maître à son serviteur, Arlequin. Silvia commence à éprouver de l'amour pour Dorante malgré sa position de valet.

SCENE 7 : SILVIA, LISETTE

SILVIA. Je vous trouve admirable de ne pas le renvoyer tout d'un coup, et de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là.

LISETTE. Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux rôles à la fois ; il faut que je paraisse ou la Maîtresse, ou la Suivante, que j'obéisse ou que j'ordonne.

SILVIA. Fort bien ; mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse : vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE. Vous n'avez pas eu le temps de l'examiner beaucoup.

SILVIA. Êtes-vous folle avec votre examen? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance? En un mot je n'en veux point. Apparemment que mon père n'approuve pas la répugnance qu'il me voit, car il me fuit, et ne me dit mot ; dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

LISETTE. Je ne saurais, Madame.

SILVIA. Vous ne sauriez! Et qu'est-ce qui vous en empêche?

LISETTE. Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA. Il vous l'a défendu! Mais je ne reconnais point mon père à ce procédé-là.

LISETTE. Positivement défendu.

SILVIA. Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, et de l'assurer qu'ils sont invincibles ; je ne saurais me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE. Mais, Madame, le futur qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant?

SILVIA. Il me déplaît vous dis-je, et votre peu de zèle aussi.

LISETTE. Donnez-vous le temps de voir ce qu'il est, voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA. Je le hais assez sans prendre du temps pour le haïr davantage.

LISETTE. Son valet qui fait l'important ne vous aurait-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA. Hum, la sotte! Son valet a bien affaire ici!

LISETTE. C'est que je me méfie de lui, car il est raisonneur.

SILVIA. Finissez vos portraits, on n'en a que faire ; j'ai soin que ce valet me parle peu, et dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très sage.

LISETTE. Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires maladroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA. Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses! À qui en avez-vous? D'où vous vient la manie, d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin, vous m'obligez à le justifier, il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe pour me faire moi une imbécile qui écoute ses histoires.

LISETTE. Oh, Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, et que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA. Dès que je vous le défends sur ce ton-là! Qu'est-ce que c'est que le ton dont

vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce discours, que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISETTE. Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, et que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure, il ne faut pas vous emporter pour le justifier, je vous crois, voilà qui est fini, je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA. Voyez-vous le mauvais esprit! Comme elle tourne les choses, je me sens dans une indignation... qui... va jusqu'aux larmes.

LISETTE. En quoi donc, Madame? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis?

SILVIA. Moi, j'y entends finesse! Moi, je vous querelle pour lui! J'ai bonne opinion de lui! Vous me manquez de respect jusque-là, bonne opinion, juste ciel! Bonne opinion! Que faut-il que je réponde à cela? Qu'est-ce que cela veut dire, à qui parlez-vous? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive, où en sommes-nous?

LISETTE. Je n'en sais rien! Mais je ne reviendrai de longtemps de la surprise où vous me jetez.

SILVIA. Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi ; retirez-vous, vous m'êtes insupportable, laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

Marivaux, *Le Jeu de l'amour et du hasard*, scène 7 de l'acte II, 1730.

Marivaux, *Les Acteurs de bonne foi*

Pour son mariage, Eraste commande à Merlin, son valet de chambre, le divertissement d'une comédie. Celui-ci prend comme acteurs Lisette, suivante d'Angélique. Blaise, fils du fermier, et Colette, la fille du jardinier. Merlin explique son projet : « Nous jouerons à l'impromptu, Monsieur, à l'impromptu. Je n'ai fourni que ce que nous autres beaux esprits appelons le canevas ; la simple nature fournira les dialogues. Colette qui doit faire mon amoureux, et moi qui dois faire son amant, nous sommes convenus tous deux de voir un peu la mine que feront Lisette et Blaise à toutes les tendresses naïves que nous prétendons nous dire ; et le tout, pour éprouver s'ils n'en seront pas un peu alarmés et jaloux ; car vous savez que Blaise doit épouser Colette, et que l'amour nous destine, Lisette et moi, l'un à l'autre. Lisette, Blaise et Colette vont venir ici pour essayer leurs scènes » (scène 1). La répétition commence.

Scène 4 (extrait) - Merlin, Colette, Lisette et Blaise, *assis*.

Merlin - Bonjour, ma belle enfant ; je suis bien sûr que ce n'est pas moi que vous cherchez.

Colette - Non, Monsieur Merlin ; mais ça n'y fait rien, je suis bien aise de vous y trouver.

Merlin - Et moi, je suis charmé de vous rencontrer, Colette.

Colette - Ça est bien obligeant.

Merlin - Ne vous êtes-vous pas aperçue du plaisir que j'ai à vous voir ?

Colette - Oui, mais je n'ose pas bonnement m'apercevoir de ce plaisir-là, à cause que j'y en prendrais aussi.

Merlin, *interrompant*. - Doucement, Colette ; il n'est pas décent de vous déclarer si vite.

Colette - Dame, comme il faut avoir d'amitié pour vous dans cette affaire-là, j'ai cru qu'il n'y avait point de temps à perdre.

Merlin - Attendez que je me déclare tout à fait, moi.

Blaise, *interrompant de son siège*. - Voyez en effet comme elle se presse; on dirait qu'elle y va de bon jeu; je crois que ça m'annonce du guignon.

Lisette, *assise et interrompant*. - Je n'aime pas trop cette saillie-là non plus.

Merlin - C'est qu'elle ne savait pas mieux faire.

Colette - Eh bien ! voilà ma pensée tout sens dessus dessous ; puisqu'ils me blâment, je suis trop timide pour aller en avant, s'ils ne s'en vont pas.

Merlin - Éloignez-vous donc pour l'encourager.

Blaise, *se levant de son siège*. - Non, morgué je ne veux pas qu'elle ait du courage, moi ; je veux tout entendre.

Lisette, *assise et interrompant*. - Il est vrai, ma mie, que vous êtes plaisante de vouloir que nous nous en allions.

Colette - Pourquoi aussi me chicanez-vous ?

Blaise, *interrompant, mais assis*. - Pourquoi te hâtes-tu tant d'être amoureuse de Monsieur Merlin ? Est-ce que tu en sens de l'amour ?

Colette - Mais, vraiment ! je sis bien obligée d'en sentir, pisque je sis obligée d'en prendre dans la comédie. Comment voulez-vous que je fasse autrement ?

Lisette, *assise, interrompant*. - Comment ! vous aimez réellement Merlin ?

Colette - Il faut bien, pisque c'est mon devoir.

Merlin, à Lisette. - Blaise et toi, vous êtes de grands innocents tous deux ; ne voyez-vous pas qu'elle s'explique mal ? Ce n'est pas qu'elle m'aime tout de bon ; elle veut dire seulement qu'elle doit faire semblant de m'aimer ; n'est-ce pas, Colette ?

Colette - Comme vous voudrez, Monsieur Merlin.

Merlin - Allons, continuons, et attendez que je me déclare tout à fait, pour vous montrer sensible à mon amour.

Colette - J'attendrai, Monsieur Merlin ; faites vite.

Marivaux, *Les Acteurs de bonne foi*, 1748.

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*

Le Babier de Séville, montrait comment l'ingénieux valet favorisait les projets de mariage de son maître avec Rosine. *Le Mariage de Figaro* révèle l'ingratitude et l'infidélité du comte Almaviva. Lassé de son épouse, ce dernier convoite la camériste de la Comtesse, Suzanne, aimée de Figaro. La Comtesse, Suzanne et Figaro vont déployer des trésors d'ingéniosité pour mettre en échec le Comte. Mais, au début de l'acte V, Figaro n'est plus le maître du jeu. Dans un long monologue où il se lamente et revoit toute sa vie faite de luttes et d'infortunes, ce dernier défie le Comte.

Figaro, *seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre* :

O femme! femme! femme! créature faible et décevante!... nul animal créé ne peut manquer à son instinct: le tien est-il donc de tromper?... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressais devant sa maîtresse; à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt (1)... Non, monsieur le Comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire; tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes: et vous voulez jouter (2)... On vient... c'est elle... ce n'est personne. - La nuit est noire en diable, et me voilà faisant le sot métier de mari quoique je ne le sois qu'à moitié (3) !

Beaumarchais, *La folle journée ou le Mariage de Figaro, extrait de la scène 3 de l'acte V, 1784.*

1. benêt : sot. **2. jouter** : vous mesurer à moi, m'affronter. **3.** Figaro n'est pas encore marié avec Suzanne.

Musset, *On ne badine pas avec l'amour*

Perdican et Camille ne se sont pas vus depuis dix ans. Le père du jeune homme les réunit dans le dessein de célébrer leur mariage. Malheureusement, rien ne se passe comme il l'aurait souhaité car Camille paraît distante. Dans un long échange, Camille et Perdican débattent de l'amour et de l'inconstance des sentiments. La jeune femme refuse le mariage : instruite par les nonnes du couvent où elle a été éduquée des douleurs que provoque l'amour, elle préfère devenir religieuse afin de ne « pas souffrir ». Le second, au contraire, prend parti pour les relations amoureuses et dénonce un discours qu'il juge mensonger : les nonnes céderaient bien vite à l'homme qui les a blessées, si celui-ci revenait.

CAMILLE - Vous me faites peur ; la colère vous prend aussi...

PERDICAN - Sais-tu ce que c'est que des nonnes, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font, de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme ? Ah ! comme elles

t'ont fait la leçon ! Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée devant le portrait de notre vieille tante ! Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre petite fontaine qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton enfance ; et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait un baiser de frère ; mais ton cœur a battu ; il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE - Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN - Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière ; et on se dit : " J'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui.

Musset, *On ne badine pas avec l'amour*, extrait de l'Acte II, scène 5, 1834.